

«En dépit de toutes les diversités, l'unité des hommes se manifesterait impérieusement» (Jung). C'est cette unité des hommes, et en l'homme, que nous tenterons de mettre en lumière dans LE CAHIER BLEU.

Les poètes et les prophètes ont toujours été là pour guider l'humanité et lui proposer de nouveaux chemins, mais il semble que maintenant, chacun à sa manière, doit devenir poète ou prophète, et trouver en lui ce monde idéal qui l'aide à vivre et à survivre.

C'est dans cet esprit que le CAHIER BLEU fera connaître des personnages oeuvrant dans différentes sphères de l'activité humaine, mais réfléchissant sur cet idéal. Des essais, des poèmes, des textes de fiction, des comptes-rendus de lectures, nous ouvriront des portes sur plusieurs facettes de ce que peut être un idéal d'unité.

LE CAHIER BLEU est une revue de réflexion ouverte à toutes les disciplines, mais toujours orientée vers le dépassement de la condition actuelle de l'être humain.

# LE CAHIER BLEU

VOLUME 2 NUMÉRO DEUX





**LE  
CAHIER  
BLEU**

**VOLUME 2 NUMÉRO DEUX**

**SEPTEMBRE 1995**

**LE CAHIER BLEU**

Volume 2, numéro 2  
Septembre 1995

**Comité de rédaction**

**Directrice**

Louise Myette

**Assistante à la rédaction**

Nicole Durand

**Collaborateurs**

Danielle Blanchet  
Jean-Marc Fréchette  
Daniel Gagnon  
Guy Lafond

**Composition**

Micheline Blais

**Le Cahier bleu**

éditions québécoises de l'oeuvre  
3507, rue Aylmer  
Montréal, Québec  
H2X 2B9  
Tél.: (514) 844-3621

ISSN-1201-2505

*Une splendeur de lumière si douce, si douce, si pleine du vrai amour, de la vraie compassion, de quelque chose qui est si chaud; si chaud... C'est ça qui est là, toujours là, attendant son heure qu'on veuille bien le laisser entrer. C'est ça qui doit venir et qui doit se manifester dans la vibration de CHAQUE seconde.*

*(Mère)*

Cette «splendeur de lumière» dont parle Mère, il y a des êtres qui ont consacré leur vie à la chercher. Ce numéro du CAHIER BLEU veut témoigner de cette recherche.

Tant d'êtres depuis des siècles ont tenté de dépasser la condition humaine actuelle, certains par des efforts surhumains, d'autres par une grâce qui leur a été donnée et à laquelle ils ont répondu. Nous leur donnons les noms de saints, d'ermites, de maîtres, de sages, de mystiques. Ce qui importe c'est que ces êtres voués à la reconnaissance de l'âme ont éclairé la route de l'humanité, ils ont créé des sillons de lumière, qu'ils appartiennent à une tradition ou à une autre, quelquefois même complètement étrangers à toute religion, à toute croyance.

Nous leurs devons l'équilibre du monde, c'est pourquoi nous leur donnons ici la parole.

*Louise Myette*

## entrevue

---

### Marie-Claire Blais

---

La réputation de l'écrivain Marie-Claire Blais a depuis bien longtemps dépassé nos frontières. Auteur d'une trentaine d'ouvrages, son oeuvre a été saluée par les plus grands, et tout dernièrement elle fut admise à l'Académie royale de Belgique, un honneur inusité pour une femme et une Québécoise. Dans les années '60 nous étudions toutes les deux la langue allemande à la maison Goethe de Montréal, Marie-Claire pour lire les écrivains allemands dans leur langue, et moi pour chanter les lieder. Notre curiosité et notre amour commun pour Rilke et bien d'autres ont créé des liens qui sont encore bien vivants après 30 ans.

Marie-Claire Blais est une de nos meilleures ambassadrices à l'étranger et elle a reçu des hommages officiels de plusieurs pays. Son oeuvre, abondante et riche, de *LA BELLE BÊTE* (1959) à *SOIFS* (1995), qui paraît à l'automne, nous montre bien qu'elle est l'une des plus grands écrivains québécois du 20<sup>e</sup> siècle.

Dans son oeuvre, elle a toujours dénoncé l'intolérance, l'injustice et la misère humaine. Elle a cherché aussi par l'écriture ce monde idéal où tous les hommes seraient frères. Je lui ai posé quelques questions pour vous. C'est avec sa générosité habituelle et chaleureuse qu'elle a bien voulu répondre à ma demande.

*L.M.*

**L.M.** Le thème central du *CAHIER BLEU* c'est l'idéal millénaire de réaliser un jour l'unité entre tous les habitants de la planète. Ce rêve fait-il partie de ta vie? Peux-tu imaginer qu'un jour ce rêve puisse devenir réalité?

**M.C.B.** Naturellement on veut que tout le monde soit égal, heureux, harmonieux, serein, mais ce n'est pas possible parce qu'on est tous des êtres différents, on est tous divisés intérieurement, psychologiquement, par notre race, notre pays, par toutes les obligations, les devoirs reçus à la naissance. En fait, il n'y a d'unité que dans la pensée des philosophes ou des poètes peut-être. Mais quand même, il faut soutenir ce rêve de l'Unité, chercher à instaurer cette sorte de sérénité, pour le bien de chacun et de tous. Ce n'est pas le rêve des politiciens, ce n'est pas le rêve de ceux qui ont le pouvoir, ils ne cherchent pas à donner à chacun quelque chose de juste. Je ne peux donc pas tellement répondre à cette question parce que je pense que l'unité est impossible pour le moment. Je sens par contre qu'on souhaite tous voir les autres heureux, se voir heureux soi-même, voir la terre heureuse.

**L.M.** Sri Aurobindo a dit qu'un jour un état mondial gouvernera le monde. Qu'en penses-tu?

**M.C.B.** Aurobindo voit la vie comme un visionnaire et ses visions se situent souvent dans 100, 200 ou 300 ans d'ici. Il voit l'évolution spirituelle de l'humanité. Bien sûr, il y a une grande évolution depuis le Moyen Âge, mais sur bien des plans, c'est encore le Moyen Âge...

Aurobindo a raison de contempler l'avenir, de voir l'intelligence humaine comme étant évolutive et généreuse, pas seulement une force du mal mais une puissance bienfaitrice. Il a raison de voir ce qu'on ne peut imaginer aujourd'hui, sauf dans la pensée des poètes et des philosophes...

Nous devons croire qu'on va de plus en plus vers la solidarité; il faudra être solidaire, on n'aura pas le choix, ce sera une question de survie. Aurobindo ne se trompe pas en disant qu'il y aura peut-être un jour un seul gouvernement. Si on détruit la planète, on n'aura plus rien. on n'aura qu'un seul gouvernement, des survivants réintégrant la terre. C'est triste à contempler mais c'est la chose que nous préparons en contribuant à la destruction de la planète.

Aurobindo a raison aussi d'en voir le côté lumineux. Je crois qu'on peut vraiment arriver à abolir la terrible injustice qui détruit tant de vies en ce moment, surtout les gens qui sont incapables de se défendre.

L.M. Au moment de notre rencontre, tu étais encore très jeune, environ vingt-deux ans, tu me parlais souvent de Simone Weil, cette mystique dévouée à la classe ouvrière, elle t'inspirait beaucoup. Elle aussi, à sa façon, cherchait cette unité en elle et avec les autres. Parle-moi un peu de cet attrait qu'elle exerçait sur toi?

M.C.B. C'est peut-être à cause de sa lutte contre l'injustice que j'ai été attirée par Simone Weil, vers l'âge de 17 ans. J'ai découvert Simone Weil par

l'entremise d'amis et de professeurs de l'Université Laval, Jeanne Lapointe, Charles Moeller, Gustave Thibon. Ils étaient catholiques, et pas d'accord avec elle sur le plan de la foi.

À l'époque, la foi catholique était tellement importante, Simone Weil embrassait une foi qui n'était ni catholique, ni judaïque, rien de concret. Elle était une grande mystique, elle ne voulait appartenir à aucune religion. A cette époque, c'est ce que j'aimais en elle, ce refus de toute contrainte religieuse. A cet âge là, à 17 ans, on est libre, on ne veut pas penser de force, on ne veut pas être lié à la religion catholique, ni à aucune autre...

Simone Weil refusait toute appartenance, sa seule appartenance c'était son amour de Dieu, un amour inconditionnel. C'est difficile pour moi de parler d'elle, elle est tellement étonnante. Sa pensée est celle d'une jeune femme, elle est morte très jeune. Elle était tellement seule, elle n'était pas comprise à l'époque.

J'étais très ouverte, dans les années '57 et '58 à la façon de penser de Thibon et Moeller mais je sentais la pesanteur catholique sur l'un comme sur l'autre. Ça pesait sur toute la société, il n'y avait pas seulement la pesanteur chez nous au Québec, dans la province duplessiste, il y avait la pesanteur immense, la pesanteur catholique dans toute l'Europe. C'était l'époque claudélienne, l'époque Maritain. Je ne dis pas que ces gens là n'étaient pas admirables, mais quand même ils imposaient à des jeunes générations une vision de Dieu qui était la leur, une vision très embrigadée dans la religion catholique

avec la récompense du ciel, le paradis, l'enfer, tout et tout...

La façon dont Simone Weil raisonnait, c'était très beau –, je ne crois pas que le mot raisonner soit juste – c'était de la très haute pensée. Elle admirait la poésie anglaise, la pensée allemande. Elle avait un esprit libre, un esprit ouvert à tous les pays. Elle n'avait pas de préjugés, je l'aimais pour cela.

Pour moi, le rapport avec Simone Weil continue, c'est toujours grandiose. C'est inexcusable que je n'y retourne pas tous les jours, comme un vrai disciple, parce que c'est une pensée qui pendant des années m'a accompagnée. Je devrais y retourner tous les jours, prendre une phrase et l'étudier parce que chaque phrase, chaque écrit est comme un poème chez elle, un poème philosophique.

Avec le recul, maintenant je ne comprends pas tellement pourquoi elle est morte si jeune, pourquoi elle s'est laissée mourir de faim. Il faut voir qu'elle était très jeune, elle n'avait pas 35 ans, elle était juive, elle s'est sacrifiée pour et avec son peuple. C'était inconscient, mais c'était complètement en elle; elle s'est sacrifiée à travers l'histoire, l'histoire du génocide. On n'aurait pas dit à cette époque qu'elle allait survivre à ce génocide. Ce n'était pas, je crois, la notion de sacrifice catholique. Je crois qu'elle était très loin du catholicisme, c'est pourquoi je l'aimais.

Dans sa correspondance, on découvre son attente de Dieu, on voit sa préoccupation pour la condition des pauvres, pour la condition ouvrière. C'est une femme qui avait choisi l'âme mystique

comme ceux qui choisissent l'art, et cette mystique était très près des êtres puisqu'elle avait épousé la cause des plus démunis autour d'elle.

C'est bon de parler d'elle, ça me ramène à elle. Elle a toujours été très importante pour moi et elle le sera toujours.

On écrit des livres, évidemment la vie intervient beaucoup, il y a beaucoup d'occupations, puis tout à coup une personne avec qui on avait le temps de réfléchir, de penser comme ce magnifique être, ce magnifique esprit tellement prodigieux, disparaît de sa vie; on continue ses recherches, puis finalement on s'aperçoit que cette personne reste toujours près de soi. On sait qu'elle est là. Ces personnes nous amènent toujours en profondeur, ailleurs.

Aujourd'hui, je dirais que son sens du sacrifice était lié à la guerre. Je dirais qu'elle vivait une compassion totale et avec son peuple et avec la souffrance humaine qui était insoutenable.

Elle est encore mal connue par les gens d'église. Je crois qu'il faut que ce soit des poètes, des mystiques, des philosophes et des femmes artistes qui la retrouvent.

On est tellement marqué quand on a 17 ans et qu'on rencontre un être entier pareil. Simone Weil adoptait le parcours de la classe moins que moyenne, elle avait une liberté de penser immense. Dans le milieu fermé, oppressant dans lequel nous vivions à

cette époque, dans la société québécoise, elle apportait une grande dimension de liberté. Ce n'était pas tellement Dieu qui m'intéressait en elle, c'était elle, ce qu'elle était; sa recherche, d'accord, mais surtout son courage, beaucoup de courage, c'était comme une énorme source d'activité créatrice.

### *L'écrivain et la société*

L.M. Simone Weil t'a beaucoup influencée, mais il y a aussi les écrivains, les artistes qui s'imposent et influencent une vie de création comme la tienne et probablement la société en général. Comment vois-tu cet aspect de l'oeuvre artistique ou littéraire?

M.C.B. Les influences ça change, ça bouleverse, ça dérange. On reconnaît une influence parce qu'elle est dérangeante. On n'est plus le même être, on se pose beaucoup de questions, c'est comme cela qu'on reconnaît des influences. Ma direction a été guidée par mon incompetence, par mon ignorance, par mon incapacité à vivre sans livres – il n'y avait pas beaucoup de livres autour de moi –, j'avais un sentiment d'impuissance qu'il fallait éclairer, il fallait donner un sens à ma vie, il semblait y avoir peu d'espoir et tout à coup, il y en eut parce que j'ai commencé à lire – je parle de l'adolescence –. Et puis j'ai découvert dans un milieu culturellement appauvri que j'avais, dans ma famille, des gens qui étaient des artistes, des musiciens, des gens qui n'avaient pas eu d'avenir, des artistes qui n'avaient pas eu le temps de fleurir. Tout était contre eux, la condition sociale, l'arrivée de la seconde guerre, la crise économique, tout était contre eux pour écrire, composer de la

musique, quoi que ce soit, c'était comme des grands artistes perdus. Moi j'ai senti quand je suis venue au monde, enfin toute petite, que je devais faire quelque chose avec le talent, l'utiliser, mais je n'avais pas de direction et quand on n'a pas de direction, on va partout, on a toutes les influences; l'influence est comme universelle, on est tellement avide, on est comme quelqu'un qui a très faim, on dévore tout, Dostowiesky, Tolstoï, puis ensuite on garde ce qu'on aime. Quand on se cherche tout seul quand on se découvre tout seul comme écrivain, on baigne dans une atmosphère de milliers d'influences mais toutes les influences nous intéressent; ça prend beaucoup de temps avant de savoir ce qui nous intéresse le plus, ce qui est sûr; c'est qu'on a un sentiment d'écriture universelle très puissant, on peut lire une biographie de Gorki et savoir que c'est un peu nous-mêmes.

Je suis certaine que les grands écrivains ont fait progresser la conscience collective. Je crois que nous jouons un rôle important. Ça ne paraît pas parce que nous avons souvent des vies difficiles, souvent peu intéressantes, comme tout le monde, une vie de lutte. Strinberg, souvent d'humeur maussade, décrivait déjà les femmes d'aujourd'hui; Ibsen aussi, ses caractères de femmes sont impérissables, comme Mademoiselle Julie, et pourtant c'était un misogyne, un homme difficile. Quelqu'un comme Strinberg était un enfer pour lui-même, pourtant, ce qui reste c'est limpide.

Tous ceux qui ont choisi un art font une recherche... On est acharné à décrire une vision, à en prendre conscience; à transposer dans le monde réel encore abstrait aux yeux des autres, la vision que nous

portons comme tragédie individuelle, qui est aussi la tragédie collective.

Cette vision nous tient. On écrit un livre, c'est un fragment, on en écrit un autre, c'est un autre fragment, toute une vie comme ça. C'est une vie qu'on décrit en fragments par des livres, par des extraits, cette vision entière, globale, qu'on a de son passage à travers l'humanité, le temps qui est le nôtre. Je crois que le poète, l'écrivain, voit toujours au-delà; comme Strinberg, Ibsen – on ne parlait pas encore de féminisme dans ces années-là, mais pourtant ces deux hommes ont vu au-delà dans leur écriture, ils ont déjà fait des portraits de femmes très révoltées comme Norah ou bien le portrait de Julie. Ce sont des portraits d'aujourd'hui, ils avaient vu au delà de la société très fermée dans laquelle il vivaient... Ils ont vu une ouverture, que la femme était un être qu'on traitait d'une façon très inférieure, qu'elle était une citoyenne de 3<sup>e</sup> classe, qu'elle n'était rien et qu'elle se révoltait, ils voyaient déjà cette révolte, c'était en eux aussi.

L.M. Comment trouver l'unité entre la vie de l'écrivain et son oeuvre?

M.C.B. Peu importe nos défauts dans la vie privée, l'oeuvre d'art dépasse la mesquinerie de l'existence, le stress de l'existence d'artiste. Ce n'est pas endurable la vie d'un artiste. Si ça peut arriver à une certaine harmonie, tant mieux, mais c'est rare. Pour moi, ce qui compte c'est l'oeuvre, on peut passer toute une vie à chercher mais ce qui compte vraiment c'est l'oeuvre. On est tellement esclave de notre naissance, de tous les besoins, de la pauvreté, de la condition

sociale, des parents ou bons ou méchants, de nos gènes, et pourtant on est responsable de tout cela. Malheureusement tous les êtres ne sont pas des créateurs et il y en a qui ne font rien et qui mangent les autres, qui ne font que dévorer les autres. Ce qui compte c'est d'agir, pas nécessairement faire des oeuvres artistiques; il y a beaucoup d'êtres qui ne peuvent créer des livres, de la musique. Ils sont doués mais peut-être qu'il vont prendre toute leur vie à chercher autre chose que l'art, qu'ils seront de joyeux matérialistes. On ne peut pas porter de jugement parce que chacun le sait pour soi.

Il faut qu'on agisse, on ne peut pas être passif. On est ici pour agir. Pour moi, les contemplatifs agissent aussi, ce ne sont pas des êtres lâches, ils produisent une pensée. Je suis loin de la foi catholique, mais je crois qu'il est possible qu'une petite religieuse dans un cloître fasse toutes ses privations au nom des autres, qu'elle fasse aussi une oeuvre gigantesque.

L.M. Simone Weil disait: «La grandeur de l'homme est toujours de recréer sa vie. Recréer ce qui lui est donné. Forger cela même qu'il subit. Par le travail, il produit sa propre existence naturelle. Par la science, il recrée l'univers au moyen de symboles. Par l'art, il recrée l'alliance entre son corps et son âme...» Elle disait aussi «J'ai... une espèce de certitude intérieure croissante qu'il se trouve en moi un dépôt d'or pur qui est à transmettre...» Il me semble qu'on retrouve dans ces paroles cette urgence d'écrire que tu as, de tenter de transmettre ce dépôt d'or pur...?

M.C.B. C'est ma vie l'écriture, c'est ma passion. Je sais que je ne peux pas dire que j'ai raison, mais pour moi, au moins, je sais que c'est un absolu.

Je sais que c'est ma seule façon d'aider les autres, d'aller jusqu'au bout de cette exigence énorme. Quand on rencontre des écrivains étrangers, dans des jurys internationaux ou des rencontres d'écrivains, on se reconnaît, même si on est loin les uns des autres géographiquement, on se sent immédiatement proches, nous avons les mêmes problèmes de communication, les mêmes problèmes de vie, la même fièvre d'écrire la complexité de la vie.

Peut-être que nous, écrivains, cette unité humaine, nous la retrouvons dans ces échanges, c'est une stimulation productrice universelle. On sort de son pays, on s'ouvre l'âme, le coeur. Il y a quand même une sorte de pensée universelle qui se promène, il y a une sorte de solidarité à l'écart de tout ce qui est lourd et pesant. C'est vrai...il y a toujours la rencontre de coeurs.

*L'impatience est aussi une faute contre la souffrance : en se refusant à souffrir l'effrayant, en se dérochant à l'insupportable, on se dérobe au moment où tout se renverse, quand le plus grand danger devient la sûreté essentielle.*

*Rilke*

## essai

---

### Le fol amour de Marie de l'Incarnation

*Daniel Gagnon*

---

Passer par-dessus toutes les raisons humaines pour l'amour du Très-Haut a été le destin de Marie de l'Incarnation. Amour d'une intimité pleine de passion; elle dit en parlant d'elle à la troisième personne: «Elle fait l'impossible pour gagner son coeur [du Divin Amant], et Lui, Il lui donne un nouvel esprit de pénitence qui fait qu'elle traite son corps comme une esclave. Elle le charge de haïres, de cilices et de chaînes, le fait coucher sur le bois, et pour linceul un cilice. Elle le fait passer partie des nuits à se discipliner sanglamment [au sang].<sup>1</sup>»

Malgré ces souffrances constantes et ces mortifications volontaires et masochistes, Marie donne l'image d'une femme à l'âme claire et souriante. C'est toute la lumière d'un amour passionné qui resplendit dans ce coeur de femme, au point qu'on pourrait croire qu'elle en oublie ce qu'elle a de plus cher au monde, son propre fils.

Marie de l'Incarnation était-elle si amoureuse de son Divin Amant qu'elle en oubliait de vivre sur la terre? Il semble qu'elle n'ait pas oublié la vie terrestre, car on sait qu'elle était une femme d'affaires extraordinaire. Cependant, on pourrait parler d'une

envie folle d'appartenir tout entière à Dieu, folie profonde qu'elle s'est efforcé de calmer toute sa vie en se réprimant, en se mettant sous les ordres inconditionnels de son directeur spirituel et en se tournant toujours vers la tâche la plus difficile à accomplir. On ne trouve dans sa détermination aucune trace de la superficialité d'une folie passagère, son coeur est constant et fidèle, tout dédié à la passion pour le Bien-Aimé.

Folle aux yeux du monde, Marie l'est de plusieurs façons, elle l'est d'abord parce qu'elle abandonne un fils en bas âge, fils qu'elle s'interdit de caresser et à qui elle défend toute caresse, folle surtout aux yeux du profane parce qu'elle écoute une voix intérieure, un peu comme Jeanne D'Arc, si l'on veut, folle parce qu'elle suit la voie que lui montre ses visions. Cela la jette dans des comportements insensés, si excessifs qu'elle ne les révélera qu'à son directeur de conscience et puis beaucoup plus tard à son fils, dans le but de répondre à sa curiosité et aussi de l'édifier, dans le but de l'encourager dans la poursuite du saint idéal qui le rapprocherait d'elle.

Voici ce que Marie écrit à son fils Claude dans sa Relation autobiographique de 1654, à propos de ses folles envolées: «Lorsque l'occasion m'obligeait d'aller en la maison des champs, mon esprit était grandement satisfait de se voir libre de l'importunité du tracas, et lors, étant dans le silence, le Divin Époux me faisait expérimenter un nouveau martyr dans ses touches et embrassements amoureux, me tenant plusieurs jours de suite sans me permettre un respir ni aucun retour[...] En cette souffrance [l'Esprit du

suradable Verbe Incarné] mettait une plénitude en moi plus dure à supporter à la nature que toutes les souffrances d'une mort très cruelle. Je prenais ma course pour me distraire, mais c'était mon corps. Sans réflexion, j'allais dans les allées du bois ou des vignes comme insensée, et après, me ressouvenant de moi-même, il abattait le corps qui se laissait tomber où il se trouvait. Si j'eusse pu parler, cela m'aurait soulagée, mais j'étais captive de toutes parts. Il n'y a rien à faire qu'à souffrir la divine maîtrise de la Sacrée Personne du Verbe<sup>2</sup>.»

Devant ces scènes excessives d'amour, on pourrait aussi parler d'un comportement schizophrénique. Marie perd momentanément tous les jours contact avec la réalité et se comporte comme une grande rêveuse éveillée, elle se replie sur elle-même et entre en conversion intérieure avec son Divin Amant.

Si Marie était restée veuve, on aurait pu penser qu'elle était folle, du moins la croire profondément perturbée. On avait déjà commencé à la montrer du doigt, elle était connue à Tours. On la voyait venir, on disait: regardez, c'est madame Martin qui vient, on chuchotait sur son passage ou on restait silencieux. Marie était si absorbée par ses méditations et son colloque intérieur avec son Divin Amant, qu'elle paraissait vivre dans un autre monde que celui-ci. Ses visions si puissantes en elle lui rendaient la vie laïque intolérable et c'est pourquoi elle n'avait pu attendre plus tard que les onze ans de son fils pour se cloîtrer.

La folie de Marie se caractérise par ce consentement immédiat à la volonté d'en haut, par cette absolue foi en ses voix et ses visions. Il n'y a pas de séparation entre le rêve et la réalité. La seule réalité est la réalité de la vision intérieure qui ne s'occupe pas des problèmes extérieurs, même les plus incontournables, comme le projet d'aller en Canada. Ce sera la mission du Canada qui se révélera en elle en rêve. En elle naissent des sentiments si puissants qu'elle est littéralement emportée et qu'elle en perd le souffle et la parole.

Marie avait une extrême répugnance à parler de ses expériences profondes, elles lui semblaient si déformées quand elle les jetait sur le papier. C'est dans le silence que tout se disait. C'est en se taisant, en s'effaçant que le langage disait, en s'évanouissant qu'il faisait apparaître. «Je confesse que je ne parle qu'en bégayant de ce qui se passe entre Dieu et l'âme.<sup>3</sup>»

Il semble que sa parole a le pouvoir de communiquer dans la mesure où les mots conservent une certaine forme d'inaccomplissement, d'inachevé. Le Divin Amant ne peut pas tout se dire, cet amour ne peut être enfermé dans des mots, ce n'est pas possible, il est trop grand, trop vaste. Ainsi hors du discours énumératif, dans une langue brisée, presque primitive ou balbutiante, poétique, l'osmose serait possible, le fils comprendrait, libéré des contraintes de l'intellect... C'est le rêve de Marie de communiquer son expérience, c'est son drame aussi de ne pouvoir partager toute sa folie avec son fils. Elle se sent bien impuissante et s'en remet à Dieu, malgré l'effort constant de ses amoureuses lettres à son fils.

Comment Marie perçoit-elle les grandes ondes de fond de cet amour? Les capte-t-elle une à une, les traduit-elle, les échelonne-t-elle sur la page intuitivement, selon une démarche invisible et mystérieuse, inconnue d'elle jusqu'au moment où elle se révèle sous sa plume?

Tout cela n'a rien d'intellectuel. Marie n'utilise pas les mots pour discourir ordinairement, elle les utilise plutôt avec méfiance, et surtout avec humilité et un sentiment d'impuissance. Pendant l'instant de l'inspiration, entre l'intense désir de parler et l'acte, le mot passe dans la subjectivité de Marie, le mot prend forme, il s'inscrit finalement sous le coup d'une force irrépessible, comme dicté. Sa raison n'a plus droit de parole, seul son amour trouve et impose les mots.

Les mots ont la force de sa passion, ils parlent, ils sont amour, ils sont l'eau qui coule, ils sont cette eau même, cette source divine en elle.

Marie de l'Incarnation se conçoit au service non pas des mots, qui sont idiots et bien insuffisants dans la plupart des cas, mais de la haute Parole, et travaille comme un transmetteur, un catalyseur, un médium. Son savoir, sa science, doivent lui permettre de dire le mieux possible l'indicible, l'inaudible que pourtant elle entend au fond de son cœur.

C'est pour cette raison que son autobiographie lui paraît bien fade et bien pauvre en comparaison des beautés inouïes pressenties à la lumière de sa foi aveugle. Sorte d'être médiumnique, toute son activité est essentiellement un acte d'intuition.

Marie de l'Incarnation est obligée d'écrire la folie de son amour par approximations et images, par métaphores qui ne la satisfont qu'à demi, car l'objet divin ne se laisse pas dire dans tout son éclat. "Ah! qui pourrait dire ce que c'est que la communication de cet adorable Chef! Je dis cette communication expérimentale. Il n'est pas possible que la langue humaine le puisse déclarer.<sup>4</sup>»

«Et je suis, écrit-elle encore, sans cesse dans ce divin commerce, d'une façon et manière si délicate, simple et intense qu'elle ne peut porter l'expression. Ce n'est pas un acte, ce n'est pas un respir, c'est un air si doux dans le centre de l'âme, où est la demeure de Dieu, que je ne puis trouver de termes pour m'exprimer. Mes regards à cette suradorable Majesté portent ce que l'Esprit me lui fait dire, et c'est par lui que je parle, car dans ce langage de l'esprit... je ne puis rien entièrement que par sa motion très simple, et puisqu'elle est si simple, comment ma langue dirait-elle ce que c'est que mon esprit ne peut distinguer pour sa très grande simplicité et pureté qui va de plus en plus au plus simple<sup>5</sup>.»

La vénérable Mère est instrument, traductrice bien imparfaite de la haute Parole, Parole d'en haut. Marie y perd son langage, sa langue même: «L'on croira peut-être que j'exagère, écrit-elle encore à son fils, j'avoue bien que je n'ai pas ici de dictionnaires propres<sup>6</sup>». Il n'y a pas de doute que les lignes de son autobiographie par exemple lui sont dictées d'en haut, qu'elles descendent simplement sans interruption de la source même de la joie qu'elle éprouve au contact du Divin Amant. «Enfin, écrit

Marie, je perdis la parole, comme si l'esprit de mon Jésus eût tout voulu pour lui<sup>7</sup>».

Les mots de Marie ne peuvent certes pas rendre compte des extraordinaires embrassements avec le Bien-Aimé. La langue humaine est insuffisante et imbécile devant cet amour fou. «Ce que je dis, écrit Marie, n'est qu'un bout de l'ombre de ce que l'Esprit qui me possédait me faisait dire, dans une privauté et une hardiesse étonnantes. C'est pourquoi il n'y a ni études, ni retours, ni vouloirs, ni raisonnements humains en telles opérations. C'est un langage intérieur ravissant, fait par une puissance suprême, d'esprit à esprit, qui put durer une demi-heure. Après quoi mon Divin Époux, qui s'était plu à me voir souffrir, m'unit à lui d'une façon indicible, et je fus quelque temps comme pâmée et défaillante en Lui<sup>8</sup>».

Marie écrit sous l'empire de son amour fou pour le Divin Amant. Elle n'a pas toute sa tête en ces moments, elle qui pourtant est femme éminemment pratique et intelligente. Dans cet état mystique, elle n'est pas pleinement consciente de toutes les décisions de son acte créateur, elle est en quelque sorte possédée, une possédée du Divin Amant.

*Mais le silence en sait plus sur nous que nous-mêmes.  
Il nous plaint à part soi de n'être que vivants,  
Toujours près de périr, fragiles il nous aime  
Puisque nous finirons par être ses enfants.*

*Jules Supervielle*

- <sup>1</sup> Marie de l'Incarnation, *La relation autobiographique de 1654*, Préface de Dom Guy-Marie Oury, Solesmes, 1976, p. 41
- <sup>2</sup> Ibid, p. 69.
- <sup>3</sup> Ibid, p. 59.
- <sup>4</sup> Marie de l'Incarnation, *Autobiographie*, Solesmes, 1976, p. 60.
- <sup>5</sup> Ibid, p. 131.
- <sup>6</sup> Ibid, p. 72.
- <sup>7</sup> Ibid, p. 79.
- <sup>8</sup> Ibid, p. 74.

*L'esprit abusé tourne autour du «Lotus». L'esprit illuminé fait tourner le «Lotus» autour de lui.*

*Houei-Neng*

*Ton savoir est grand. Tu aimes.*

*Edmond Jabès*

## La nuit mystique

*Danielle Blanchet*

---

Lorsque je peux me concentrer sur Dieu dans un abandon radical, sans distraction ou presque, et que je baigne par surcroît dans un plaisir profond, je le savoure, immobile. «C'est Toi que je veux. Tout Toi.» Quand la concentration est présente et le sentiment absent, je remercie Dieu de me donner l'occasion de lui prouver que c'est bien lui que j'aime et non ses consolations. «C'est Toi seul que je veux.» Lorsque je ne peux prier ni en esprit ni de coeur et que mon attention se fait volage, j'implore le Seigneur de creuser ma pauvreté afin que je découvre la vraie richesse de prier. «C'est bien Toi que je veux.» Et quand je suis assailli de besoins autres que celui de Dieu, je crie vers lui du fond de mon indigence. «Je ne veux que Toi.» Car même si je puis toujours, dans une certaine mesure, faire le vide et articuler des prières, je ne peux ni m'attirer, ni retenir les fruits de la contemplation, encore moins mériter de le contempler lui, Mère et, surtout Père parce que Tout Autre que je suis. Hormis ma liberté de le vouloir et d'attiser mon désir pour lui, je ne peux rien faire de plus utile que de me laisser faire et d'attendre paisiblement dans la certitude que lui, Personne Vivante, est là en moi pour me transformer en lui. Et c'est de nuit qu'il vient consolider son oeuvre. «Je veux ce que tu veux, ô mon Dieu.»

Dans la spiritualité carmélitaine, entre autres, la nuit mystique commence là où la contemplation débute: dans l'oraison de la quiétude ou la prière de simple présence. La personne est fatiguée d'exercer durant des heures la méditation. La sensibilité, l'imagination, la mémoire, l'intelligence et la volonté jadis toutes sources de joie intérieure, ne lui sont plus d'aucun secours. Elle sait qu'elle doit «demeurer complètement tranquille, sans bouger et en laissant ses puissances en paix.<sup>1</sup>»

«La présence qui me trouve, écrit le poète contemporain Jacques Gauthier, j'en ai saisi l'écho dans ma nuit. Depuis le temps qu'elle veut régner en moi pour m'inonder de sa paix. À vrai dire, nous sommes faits pour être ensemble, mais elle attend l'heure que je sois prêt à me reposer en elle. Mon tourment l'attire, elle a soif des assoiffés<sup>2</sup>.»

Alors que dans sa manière antérieure de prier, la personne était habituée, pour emprunter une image de Thérèse d'Avila, à fournir les efforts en tirant l'eau du puits, ici, s'il reste en elle une part d'activité - car nul ne pénètre dans cette voie sans exercer sa volonté en donnant son plein assentiment<sup>3</sup>, - elle n'a qu'à tourner la manivelle de la roue hydraulique qui, au moyen d'aqueducs, irrigue le jardin intérieur<sup>4</sup>. Ainsi, elle peut se reposer sans être obligée de travailler constamment. Aussi, cette attitude de prière peut être maintenue beaucoup plus longtemps<sup>5</sup>.

Par ailleurs, si la volonté est nécessaire pour pénétrer dans cet état de quiétude, elle ne peut absolument rien faire pour la retenir, encore moins pour se la procurer. Par don de Dieu, elle nous fait

comprendre que Celui-ci veut travailler dans l'âme d'une façon spéciale<sup>6</sup>. Ce que Jacques Gauthier évoque en ces mots : «La présence dans mon jardin des mots nouveaux. J'y récolte ses fruits. Sa beauté se cache à mon visage, mais j'en devine les traits. Elle vient à moi dans le silence. Et je me laisse faire, sans mesure, comme un enfant étonné de tant d'attention et d'accueil<sup>7</sup>.»

Thérèse d'Avila est explicite. On ne passe pas de la méditation discursive à la contemplation passive par ses propres moyens. Non que cela ne puisse se faire : il y a maintes techniques de méditation qui peuvent effectivement nous aider à suspendre nos idées. Et après? Qui ou quoi viendra remplir ce vide intellectuel et nocturne? Par contre, si cette nuit est voulue et suscitée par Dieu, c'est Lui-même qui se charge de l'habiter<sup>8</sup>. «Quand je désespère de son absence, la présence m'épouse et m'embrasse du baiser de l'Esprit. Si je m'y refuse, elle reviendra sans cesse frapper à la porte de mon coeur pour me toucher au creux de mon absence. La présence n'est que gratuité<sup>9</sup>.»

Thérèse décrit bien ce qui se passe au niveau des facultés dans ce premier état d'oraison, même si la volonté n'est pas totalement absorbée en Dieu comme dans les états ultérieurs, elle est néanmoins tellement occupée de Dieu - et cela, elle ne sait comment - qu'en dépit du fait que l'intelligence et la mémoire se trouvent momentanément distraites, elle ne perd ni son contentement, ni sa joie<sup>10</sup>.

«Présent à la présence, je consens à la prière pure, celle qui fait en sorte que je ne sais pas si je prie quand

je prie. La révélation de l'amour m'est alors donnée. Je goûte et je connais. Le voile demeure, mais ma quête devient danse. Je suis rêvé et aimé<sup>11</sup>.»

L'oraison de simple présence consiste donc à être présent à Dieu, non à méditer sur sa présence. Encore moins à Le sentir<sup>12</sup>. C'est pourquoi après avoir goûté pendant un certain temps à cette oraison, tôt ou tard, plus ou moins intensément dépendant de la préparation et du degré d'union auquel elle est appelée, la personne entre dans la nuit mystique qui est celle des sens. Là, il ne s'agit évidemment pas de rechercher la présence de Dieu pour les bénéfices qu'on peut y trouver. Sur ce point Jean de la Croix est radical. «Cette voie n'est rien d'autre que de se rechercher soi-même en Dieu, ce qui est très contraire à l'amour... Se chercher soi-même en Dieu signifie rechercher les dons et les délices de Dieu... Chercher Dieu en soi, c'est non seulement vouloir être privé des uns et des autres pour Dieu, mais c'est par amour pour le Christ, choisir ce qu'il y a de plus insipide soit de la part de Dieu, soit de la part du monde. Cela, c'est l'amour de Dieu!<sup>13</sup>»

L'absence de Dieu à la sensibilité que constitue cette nuit des sens n'est relativement amoindrie qu'en comparaison avec la nuit suivante de l'esprit, laquelle se veut à la fois une purification morale et une illumination psychologique ou renversement des trois facultés: la volonté, l'intelligence et la mémoire<sup>14</sup>. «Il plonge l'intelligence dans les ténèbres, la volonté dans les sécheresses, la mémoire dans le vide de tout et jette les affections de l'âme dans la plus profonde affliction, dans l'amertume et les angoisses<sup>15</sup>.»

Cette nuit est d'autant plus difficile à vivre qu'elle a été précédée d'une union plus profonde que celle décrite dans le premier état d'oraison pouvant conduire jusqu'à l'extase, ou sortie complète de soi. «La présence se fait visage dans la musique du silence. Ce visage inscrit l'éternité de l'Autre dans le temps. En me laissant enfanter par le visage, l'Autre s'imprime sur mon visage. La présence prend sa joie en moi quand j'aime. Je m'offre alors à son rythme, à cette plénitude qui est un festin de noces toujours offert<sup>16</sup>.»

*Pour celui qui a compris le sens du déterminisme divin, il n'y a qu'un péché contre l'esprit, c'est de ne pas tout abandonner pour fonder l'humanité future, et elle seule.*

*Raymond Abellio*

## Une mystique contemporaine

*Guy Lafond*

---

*«L'avenir sera matérialiste»  
(Rimbaud)*

La faute est irrémédiable. Adam n'entrera plus au Paradis, les portes de l'Éden sont verrouillées. Il s'est approprié le fruit de la nature, il est devenu nature. Il doit comme l'arbre enfoncer ses racines dans la terre, découper le ciel en bras suppliants, et laborieusement cultiver à son compte les fruits de sa subsistance... que d'autres s'approprieront ne soupçonnant pas que la jouissance est une morsure, une perte d'innocence, qu'un fruit est une semence qui s'est détachée du sein nourricier. Adam déchire cette terre qui fut sa chair, multiplie cette chair en lambeaux disparates et méconnaissables, aveuglé par la sueur qui suinte de partout, cette eau au goût de sel qui ne le désaltère plus.

Plus lancinante encore cette douleur au coeur, cette nostalgie, cette mémoire d'une fusion béatifique qui le brûlent. Un désœuvrement, une attente : «Que le temps s'accomplisse, que la peine soit satisfaite, que je retrouve cette paix qui est le fond de mon être!» Le ciel s'est fermé, il faudrait en forcer les portes. Le paradis s'est volatilisé. Adam ira à l'aventure par besoin irrépressible de le mériter ailleurs, au-delà... «La nature m'a trahi, se dit-il pour nourrir son courage, elle est cruelle, mensongère. Je la surmonterai...»

En fait y a-t-il faute au départ? Est jugé fautif ce qui ne correspond pas à une norme établie. La faute ne serait que la négation d'un passé, la rupture d'un ordre préalable. Le temps ne s'immobilise jamais, il s'accomplit. Le fruit défendu est inexorablement cueilli. Adam, même par souci de rédemption, ne peut abolir ce temps qui le ronge. L'univers est un tissu d'événements, et parmi ces événements la faute d'Adam. «Malheur à celui par qui le scandale arrive... Il faut que le scandale arrive...» Et cette autre parole qui marque plus avant l'impossibilité d'infléchir le temps: «Ce que vous ne voulez pas faire, vous serez obligés de le faire.» Le salut alors – pour employer un terme qu'il reconnaîtrait – serait tout à l'opposé de la tentative d'Adam, il serait précisément dans la faute. Dans cette nature qu'il accuse d'infidélité, de ruse, de sournoiserie, dans cette terre dont il ne perçoit que l'obscurité, l'agressivité, la violence. S'il se penchait un peu sur elle il entendrait bien plutôt une parole complice: «Viens! Je te tends ce fruit afin que tu connaisses mon infinie plasticité, ma secrète divinité. Il te faut quitter ce plaisir béat que tu recherches, t'enfoncer dans le roc; alors tu partageras avec moi la béatitude dynamique du temps que nous déployons...» N'accusons pas Adam d'une seconde bévue, la sueur l'assourdit... une sueur qui nourrit un fruit qu'il nous tarde, qu'il nous incombe à notre tour de cueillir.

Un bien long préambule pour engager l'objet de cet essai! On n'ose parler de mystique sans justification, sans enfiler les gants blancs. Il y a un tabou dans l'air. Et compréhensible. Qui sommes-nous pour ébranler un édifice si bien consolidé par

une multitude d'esprits sincères, pénétrants, infiniment supérieurs au nôtre, par des siècles d'institutions, de dogmes, de rituels, de sacrements, de recherches théologiques, ésotériques... et surtout, surtout, pourquoi retirer à ceux qui désespèrent, la seule bouée de sauvetage dans ce monde en désarroi, la consolation d'un salut personnel? Saurons-nous ancrer en terre plus sereine cette nostalgie qu'Adam nous a léguée, cette recherche d'une sécurité finale, d'une satisfaction définitive? Cette nostalgie serait la brèche dans l'édifice qui nous permettrait de le percer: car qui a reconnu une fois la part de consolation, de satisfaction, de sécurité qui s'est infiltrée dans son besoin mystique, en a du coup sabordé les assises; il entre dans le *no man's land* de l'abandon, à tête perdue, littéralement, sans autre balise qu'une obscurité qui l'obsède, à laquelle il se voue, et dont la saveur est le présage d'une nouvelle obscurité... obscurité si dense qu'elle est lumière éblouissante désintégrant tout l'appareil mis en place pour y accéder.

Ce n'est pas que nous avons un respect immodéré du sacré. Nous croyons que la seule profanation réelle serait de ne pas tout sacraliser. Autrement cette lumière dont nous parlons ferait ombre; or cette lumière n'en porte pas... D'ailleurs, à y voir de près, la recherche mystique est bel et bien implantée dans le temps, elle en subit les assauts. Que l'on considère, par exemple, que le Nouveau Testament a remplacé l'Ancien; que la Bhagavad Gita a renfloué le védisme traditionnel – à croire que le temps lui-même trame sans répit la robe sans coutures de son unité. Un interdit est levé. Un scrupule encore nous retient. La

voie mystique, croit-on, – aussi dégagée soit-elle de toute velléité de salut – est balisée de bornes qui en assurent la direction. Hors des églises l'entreprise est hasardeuse, le risque incertain. Le passé, dit-on, a fait ses preuves, pourquoi le bousculer? Nous nous reposons sur une certitude acquise, un dogme confirmé, esclaves d'une mémoire millénaire, craignant son autorité. Pourtant Ramakrishna avait démontré en fin de siècle dernier que toutes les voies, quelles qu'elles soient, mènent à cette Rome salvatrice qui nous hante, pourvu que le regard, même aveugle, y soit tourné; Krishnamurti – conséquence presque inévitable – a démontré la nécessité de «déconditionner le mental», donc de reléguer la mémoire aux oubliettes, pour accéder à cette Rome nouvelle qui se profile à l'horizon de notre siècle.

Il suffit de reconnaître la puissance, la persistance – et la nécessité également – des images pour s'en libérer et dégager l'esprit de leur emprise, pour remplacer celles qui ne conviennent plus par de plus opportunes. Nous ne pouvons toucher du moins pour le moment, au précepte fondamental de tout mysticisme: «Que Ta volonté soit faite.» C'en est l'unique ressort. Mais cette volonté, et ce détenteur de la volonté, comment les reçoit-on, comment les reconnaître, sinon par les images et les facultés qui les appréhendent et qui sont soumises à l'élaboration du temps. Selon Sa volonté, Ses images se suivent et souvent ne se ressemblent pas... Que sont-elles devenues à l'orée du troisième millénaire, c'est la question que nous pouvons maintenant nous poser en toute bonne foi, sans craindre les foudres d'un ciel justicier, uniquement pour accomplir Sa volonté. Si

celle-ci est dans le fruit, elle est aussi dans la faute.

Ce qui est, est. Il n'y a pas de «si» rôdant dans le cosmos, tenant en haleine quelque galaxie perdue... Qu'y a-t-il alors? Mais Elle, la Matière! D'une évidence si flagrante qu'elle nous aveugle. C'est elle qui a tiré Adam de son confort intemporel, c'est elle qui a trimé dur pour s'élever jusqu'à la conscience, et quand elle sut que l'être qu'elle avait façonné pour l'exhausser la rejetait pour satisfaire le rêve dont elle l'avait pourtant tiré, elle s'évertua à tisser des mailles si serrées, à tendre des appâts si alléchants, que l'homme, son oeuvre, même dans la trahison, ne put s'en extirper. Et comme dans sa suffisance, cet homme crut qu'il pouvait par calcul plus intelligent déjouer cette ruse, elle se servit en dernier recours de ses propres armes. «Nul sujet ne peut s'abstraire de l'objet qui le fonde. Cet objet, c'est Moi!», lui souffla-t-elle. Si la Matière a besoin d'une voix qui la tire à son tour d'une somnolence, cette voix doit être la sienne. Car l'esprit n'est pas une colombe éthérée qui se plaît à de vagues titillements au gré de ses coups d'ailes aléatoires. L'esprit est ce dynamisme qui soude le Père au Fils. En l'occurrence, le Fils, c'est nous, dans et par cette Matière; cette Matière n'est autre que le plein déploiement des vertus du Père, inséparable de Lui. La Matière est aussi divine que le plus profond de nos rêves, et prétendre à l'unité sans l'inclure serait cette profanation dont nous parlions plus haut. Que signifie tout cela en ce qui nous concerne? Que notre aspiration la plus élevée n'est pas distincte de l'aspiration de la Matière. Que la Matière n'est pas un revêtement de l'esprit dont l'esprit doit se défaire pour jouir de son éclat, elle est

l'action même de cet esprit. Par conséquent il ne suffit plus d'élever l'âme ou le cœur vers quelque céleste rédemption, il faut au contraire 'faire descendre' cette âme et ce cœur au sein même de la Matière. Il faut que la chair en nous, et la Matière dont elle est issue, deviennent prière lancinante au même titre que la plus noble de nos revendications. Il faut 'descendre' au ciel, dans ce qui nous semble le marasme le plus obstiné, avec le courage même de l'esprit qui s'y est incarné. L'homme, comme Adam, doit se repentir, se «repenser», mais non plus pour racheter une faute dont il serait la victime mais pour se rédimier de toute faute. La Matière est le paradis vivant qui nous échoit. L'unité est à la base comme elle est au sommet.

À la rigueur, l'on peut imaginer possible une assomption de la matière en l'esprit par l'intermédiaire de l'homme, et grâce à celui-ci en Dieu. (Mais quel Dieu, grands dieux!) La Matière n'est pas dupe de nos images. Elle persiste, malgré nos élucubrations les plus savantes, exaspérée, exaspérante. Elle se moque de notre volonté de la saisir d'une pièce, de la maîtriser, au bénéfice d'une sécurité qui en serait le déni. Elle bouge, cette Matière, toujours insatisfaite des formes qu'elle moule, insaisissable à chaque détour, elle est évolutive. Elle ne pourra jamais se contenter d'une montée verticale vers quelque sublime vérité, elle est horizon toujours renouvelé, elle est prolongement sans fin ni commencement de sa propre vérité qui est déploiement successif de son infinie possibilité. Rien ne sert d'alléguer un acte de création instantané, hors-temps, (par quel Dieu encore!), fixé dans son éternité. Ce serait la réduire, nous réduire, aux bornes de notre

entendement, toujours par besoin de sécurité. Chaque création, chaque soubresaut de la Matière est surprise imprévisible, insaisissable, aussi mystérieuse que la précédente. Au-delà de notre charabia notre entendement lui-même est sans cesse bouleversé par cette nature matérielle qui ne peut s'immobiliser. Où cela nous mène-t-il? A reconnaître que cette forme qui est la nôtre n'est pas définitive, à quelque niveau que ce soit; que nous ne sommes qu'un pion – majeur, peut-être? Qui sait? – dans «l'ordre implicite» (encore une tentative de mâter le désordre implicite) que la Matière dévoile pas à pas, à ses yeux, aux nôtres; que des millénaires nous précèdent avec leurs savoirs, leurs sciences, leurs prétentions, leurs convictions aussi justes que les nôtres; que d'autres millénaires nous suivront avec leurs hypothèses, leurs justifications, qui deviendront aussi surannées que les nôtres; que chaque fois, c'est la Matière qui poursuit son chemin faisant fi des cadres dans lesquels nous tentons de l'enfermer; qu'au fond, nous ne savons définitivement rien de rien. Et que c'est dans cet aveu d'ignorance que notre salut temporel – aussi digne que l'autre – se joue. Cet aveu n'est pas le lieu d'une défaite, mais bien plutôt celui d'un couronnement. Il est souverain. Il ouvre librement en nous l'espace où la Matière, reconnue divine, peut se déployer sans les contraintes savantes où nous aimerions la contenir. Il permet l'accès à d'autres facultés que la Matière tarde à révéler; notamment il présage cet homme nouveau qu'elle fabrique incessamment et que nous ne pouvons discerner que dans l'offrande à la Totalité que requiert cet aveu. Cette ignorance est le lieu de la plus large lumière, où la Matière si longtemps honnie peut enfin se

déployer dans toute la plasticité qu'elle réclame. Car l'unité est aussi bien temporelle qu'éternelle.

Si la Matière semble à prime abord impitoyable, elle sait nous consoler. Elle nous laisse entendre que nous sommes indispensables à son action, à son élaboration, à sa plénitude. Elle a déposé en nous un sceau irrévocable, qui nous rend partenaires de sa lente progression. Nous sommes l'hologramme vivant de sa torpeur apparemment insensible, et de son éveil séculaire. Certes elle fit de même pour chacune de ses particules, mais chez nous, elle octroya la conscience de l'événement, donc sa jouissance. Elle fit mine d'occulter ses desseins afin de laisser libre cours à notre sublime prétention, cette volonté de la dominer pour un confort immédiat, et de la rejeter de notre paradis dernier. Encore un fruit tendu! Encore un piège! A l'instant où nous croyons aux droits irréductibles de la personne, à l'instant où nous croyons la soumettre à nos desseins, elle met fin à l'illusion d'un salut personnel, elle nous engouffre dans sa Totalité. Dorénavant notre effort n'est pas comptabilisé en valeur individuelle, mais est versé au compte de l'humanité, car la survie d'un être humain dépend de la participation de tous à cette survie. Conséquence? Nous sommes liés au devenir du cosmos qui a nom Matière, nous sommes responsables, chacun de nous, du salut de tout et de tous. Si au tréfonds de soi on croit honnêtement, sincèrement, dans la solitude de son âme, avoir parfait son destin, il faut le mesurer au destin de tous, le mettre en relation avec tout l'univers... et cette Matière qui le constitue. On croirait revisiter Bouddha qui refusant l'entrée au nirvana attend que

tous les êtres y pénètrent avec lui. Bouddha répétait, cette fois sciemment, l'aventure d'Adam chassé d'un paradis aux plaisirs béats afin que toute l'humanité accède à l'Éden d'un temps renouvelé. On croirait retrouver le Christ se sacrifiant pour la rédemption de l'humanité. Cette rédemption n'est plus le fait d'un être choisi, elle s'accomplit dans le sacrifice de tous. Le temps est venu où la mystique n'est plus une vocation élective, mais une nécessité péremptoire. Chacun fondera la sienne dans laquelle tous seront engagés, participant ainsi au grand mouvement d'ensemble où s'exercera enfin la pleine liberté de la Matière dans cette multiplicité dont elle est garante. Car l'esprit, fonction universelle, ne saurait exclure, ne saurait bannir, ce qu'il manifeste.

Adam soupçonnait-il qu'il reprenait à son compte le geste de Lucifer, cet Annonciateur de l'Aurore? Il ne pouvait savoir qu'un jour Prométhée, fils de Titan, par l'admonestation servie à Zeus qui le torturait, mériterait l'immortalité que lui céderait le fils de Chronos. Et nous, que savons-nous? Sinon que l'Âge de Raison a porté fruit, que ce fruit n'est pas un accomplissement mais une semence, que nous y mordons, quittes à porter la faute jusqu'à l'avènement de la Matière.

*Nous n'appartenons pas aux aurores passées, mais aux midis de demain.*

*Sri Aurobindo*

## poésie

---

### extraits du recueil : Le psautier des rois

*Jean-Marc Fréchette*

---

#### *Parousie*

Nous irons  
Par les campagnes douces,  
Avec des corps plus purs que la neige  
Et que le narcisse.  
Nous chanterons  
Avec des bouches revenues de la cendre  
Le chant de l'Époux.

#### *Toussaint*

De nuit, ils sont venus,  
Les bienheureux.  
Ils ont laissé ces traces de neige  
Sur nos coteaux –  
Autour des troncs, dans les nids.  
La gloire de leur haleine  
A peint d'un or plus profond  
Les dernières feuilles du bouleau.  
Les mésanges,  
Ce sont eux qui les ont apportées  
Dans les pans de leurs tuniques.  
Et mon coeur,

Ils l'ont élevé, pendant mon sommeil  
Jusqu'à la cime du silence  
Où le Seigneur secrètement me parla.

#### *Écrit en la fête de Thérèse d'Avila*

Une poussière d'anges voile la face du verger.  
Époux, rends-toi à mon appel.  
Je te cherche entre les chambres...  
Je suis éperdue d'un songe où flotte ton vêtement.

#### *Cantique de Syméon*

Maintenant, dit le vieillard en son hymne,  
Je puis mourir, car j'ai vu la face  
De mon Seigneur en ce petit enfant.  
Je pars léger vers le pays des prophètes.  
Je suis lourd de la promesse accomplie.  
Mes mains ont tenu ce corps fragile  
Où habite le Verbe incréé.  
La paix m'envahit comme un matin clair.  
Voici mon repos en l'enfance de Dieu  
Mon coeur souverainement s'appuie  
Sur la bonté de Celui qui m'a fait connaître  
Son incarnation.  
Ô fête de ma langue, ô lumière de mon âge.

## carnet de lecture

---

### La folle et le saint

*Nicole Durand*

---

Catherine Clément et Sudhir Kakar, La Folle et le Saint, Seuil, Paris 1993, 290 pages.

À l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, face au désarroi que laissent des déchirements humains de plus en plus nombreux et de plus en plus violents, chacun aspire au retour à l'unité. Or, la fusion avec le Divin, n'est-elle pas la fusion par excellence? Aussi voit-on surgir sur toute la planète en même temps un retour vers le mysticisme. Aux États-Unis, 35% des personnes interrogées par Greely en 1975, ont dit avoir eu des expériences mystiques. Et bien d'autres enquêtes vont dans ce sens.

Il est des temps et des lieux plus propices que d'autres à l'acceptation de cette voie. Le livre «La Folle et le Saint» de l'écrivain-philosophe Catherine Clément et du psychanalyste Sudhir Kakar nous le prouve et nous incite à la réflexion. Ces derniers comparent l'histoire de Madeleine Le Bouc et de Ramakrishna. Madeleine, considérée comme folle, vécut internée dans un hôpital parisien. Et le psychanalyste Pierre Janet observa et annota très méthodiquement chaque phase de son état. À la

même époque, Gadhadhar vit en Inde. Il sera universellement reconnu comme la figure prédominante de la mystique hindoue de ces trois derniers siècles, sous le nom de Ramakrishna.

Tantôt menant des démarches parallèles, tantôt dialoguant, les auteurs montrent que Madeleine la folle et le grand saint bengali connaissent les mêmes transes, les mêmes extases et des comportements tout aussi irrationnels l'un que l'autre. Alors pourquoi leurs contemporains en arrivent-ils à deux analyses comportementales aussi diamétralement opposées? Le philosophe Roland Jaccard explique dans «Analyse de la folie» que certaines manières jugées «pathologiques» dans l'aire culturelle occidentale – rationaliste et scientifique – seront parfaitement admises en Inde, par exemple, où certains comportements n'étonnent personne et sont même considérés comme l'expression d'une grande sagesse, tandis qu'en Occident ils seraient jugés comme typiquement schizophréniques ou délirants.

Au moment où vivent Madeleine et Ramakrishna – la fin du 19<sup>e</sup> siècle – nous sommes loin de l'esprit mystique du Moyen-âge et les grands élans extatiques de sainte Thérèse d'Avila, Hildegarde de Bingen ou Mathilde de Magdebourg ne sont plus admis dans la société laïque et rationnelle de France. Le siècle des Lumières a balayé l'aura mystique. Le grand Principe n'est plus Dieu mais le Progrès et désormais, le mystique vénéré est l'Homme de Science. Tout ce qui n'est pas raison est à bannir. L'Église catholique elle-même cache ses illuminés et ses intuitifs.

À la même époque, l'Inde a gardé de ses millénaires de spiritualité, le même intérêt pour ses «hommes en quête de Dieu». Et, quel que soit le comportement extravagant de ceux-ci, il nous faudra attendre Einstein, pour qui l'émotion fondamentale se tient au berceau de l'art et de la science, pour remettre à l'honneur l'émotion mystique. Cette présence de l'art dans la mystique fut, là encore, refusée à la pauvre Madeleine. Elle n'a pas eu la chance de Ramakrishna qui pouvait chanter et danser. L'Occident ne le permet pas à ses saints et ses saintes.

Aujourd'hui, même en Inde, Ramakrishna ne serait peut-être plus un grand saint, car tout comme en Occident, la mystique sauvage extatique n'a plus guère de place. Et tout comme en Occident, le recours aux neuroleptiques est immédiat dès qu'un comportement est socialement dérangeant. Cependant, le mysticisme contemplatif, le yoga, le tantrisme «se portent bien».

L'Orient et l'Occident redonneront-ils demain à leurs «fous» et à leurs mystiques leur place dans la société? Il en va de l'équilibre même de celle-ci car le besoin de dépasser les «frontières» est «un besoin de base de l'espèce humaine» dit Sudhir Kakar. Le mysticisme en est une voie. L'amour aussi.

Au-delà de Madeleine et de Ramakrishna, ce livre est une pénétrante analyse des rapports entre psychanalyse et religion. Et le style de Catherine Clément est un bonheur.



## Table des matières

### entrevue

Marie-Claire Blais <i>Louise Myette</i> .....	4
--	---

### essai

Le fol amour de Marie de l'Incarnation <i>Daniel Gagnon</i> .....	15
--	----

La nuit mystique <i>Danielle Blanchet</i> .....	23
--	----

Une mystique contemporaine <i>Guy Lafond</i> .....	29
---	----

### poésie

Le psautier des rois (extraits) <i>Jean-Marc Fréchette</i> .....	38
---	----

### carnet de lecture

La folle et le saint <i>Nicole Durand</i> .....	40
--	----

Tous droits réservés pour tous les pays. Toute traduction, adaptation ou reproduction par quelque procédé que ce soit est interdite sans l'autorisation des éditions québécoises de l'oeuvre.

L'abonnement de soutien est de 20 \$ par année pour trois numéros. Les quatre premiers numéros du Cahier Bleu sont disponibles sur demande.

### LE CAHIER BLEU

éditions québécoises de l'oeuvre  
3507, rue Aylmer  
Montréal, Québec  
H2X 2B9